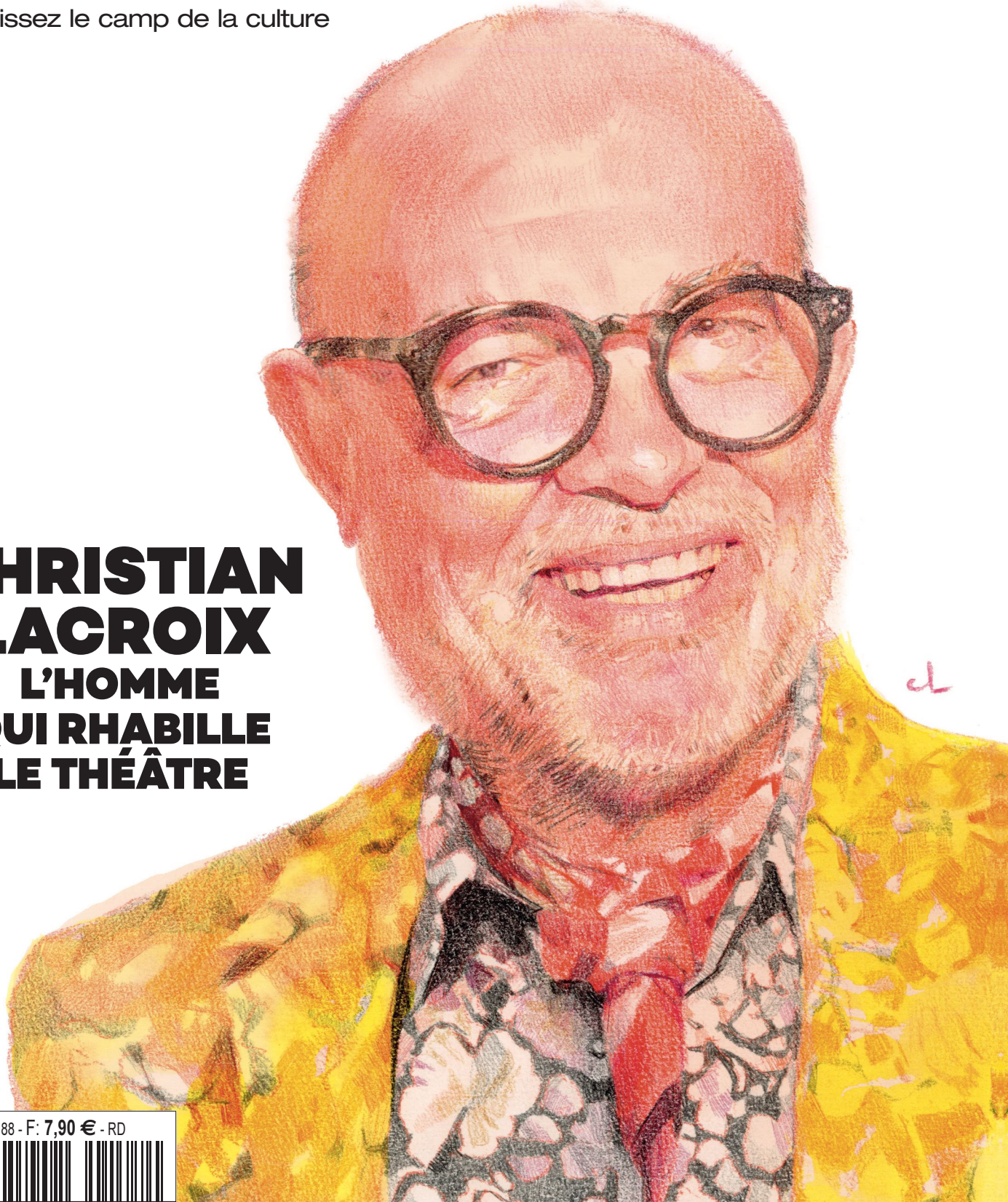


TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

CHRISTIAN LACROIX L'HOMME QUI RHABILLE LE THÉÂTRE



L 13691 - 188 - F: 7,90 € - RD



LIVRE

Daniel Kehlmann : « Le cinéma a été lâche sous le nazisme »

ART

John Giorno, figure culte de l'underground new-yorkais

SCÈNE

Bianca Li, entre danse et virtuel

jardiner la ville

explorer
construire
découvrir
manipuler

EXPOSITION – ATELIER DÈS 6 ANS
12.04.2025 — 21.09.2025
CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
PALAIS DE CHAILLOT. PLACE DU TROCADÉRO

citedelarchitecture.fr

ÉDITO

Le tourbillon Jean Le Gall

PAR VINCENT JAURY

Quel roman ! Quel traité ! Quel ovni ! Je vous préviens tout de suite : amateur de romance, de blquette, de *feel good* ou que sais-je encore qui ressemble à la guimauve, passez votre chemin. Les *Dernières nouvelles de Rome et de l'existence* (Gallimard) sont mauvaises, très mauvaises. Le ciel est sombre (Dieu est mort, bien bien mort), la société romaine consomme et se consume. Il n'y a plus rien, nous dit le personnage principal Nicola Palumbo, presque plus rien. On n'existe quasiment pas se répète Palumbo. L'époque, 1969 : la société romaine est suridéologisée, donc nous martèle le narrateur, d'une bêtise absolue. Tant à gauche qu'à droite. Une société à la fois mercantile, individualiste et collectiviste. Du grand n'importe quoi, au fond, pas moins qu'aujourd'hui. Palumbo se débat dans cette modernité qu'il exècre. Il a cru à un moment influencer sur le cours de l'histoire, devient homme politique, d'extrême gauche. Mais le jour de son élection, il démissionne. Préfère devenir marchand de canapés pour mieux observer « l'homme moyen », symbole de la déchéance de notre civilisation. L'homme médiocre ; l'homme à deux balles. Il faut dire que c'est un drôle de gus que ce Palumbo... au XIX^e siècle, il aurait été positiviste, comme Taine, Comte ou Renan. Toujours et encore, il raisonne, théorise, argumente, contre argumente, seul face à lui-même. Il y a du Herzog de Bellow dans ce personnage-là. Et d'ailleurs, idée géniale, Palumbo s'envoie lui-même des lettres. Quelle solitude cet homme traverse ! Positiviste : oui et non, car Palumbo est un homme du XX^e siècle, et si par

moments, impulsivement, sa croyance dans le raisonnement comme unique source de vérité, est absolue, elle s'annihile en quelques instants. Dissolution de l'être, inexistence, et si tout cela n'avait aucun sens ? Et si tous ces raisonnements, aussi brillants soient-ils, n'étaient que *bullshit* ? Palumbo s'épuise, rattrapé par son désespoir, fruit de la laideur contemporaine, fruit d'une lucidité qu'il paie cher.

Les personnages secondaires sont très soignés. Luigi Montal, le meilleur ami, donne lieu à des scènes grotesques hilarantes, à une farce à l'italienne ; Romano Zolfo, l'écrivain, ridicule, fou, à l'idée farfelue de lancer la carrière d'écrivain de Palumbo, à partir d'un livre qu'il n'aurait pas écrit. Une fantaisie, dont le livre n'est pas dépourvu.

Le Gall excelle dans les dialogues, très nombreux dans le livre, où il niche le plus souvent ses meilleures répliques comiques. Et ses pensées en ébullition.

C'est un roman anti-moderne et pourtant, malgré lui, un exemple type du roman postmoderne. Roman hybride (roman comique, roman satirique, roman existentiel, roman philosophique) roman multiréférencé, (Diderot, Drieu, Risi, Antonioni, Sorrentino...), il ne choisit aucun genre, aucun camp : c'est un roman errant d'un homme perdu dans un monde perdu.

Malgré tout, une lumière persiste, un très fin rayon de soleil passe à travers l'épais rideau : sa mère. Appelée « maman » par le narrateur. Une tendresse, une mélancolie. Lisez, vous verrez.

SOMMAIRE

N°188 MAI 2025

- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Emmanuel Ruben**
- 08 Coup de gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**
- 12 Chronique Lecture vagabonde d'**Omar Youssef Souleimane**
- 14 Chronique ciné de **Christophe Bourseiller**
- 16 Un livre, un politique
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview Comment l'un des plus grands cinéastes de son temps, G.W. Pabst, a-t-il pu travailler pour les nazis ? La réponse avec le formidable romancier allemand **Daniel Kehlmann**.
- 30 Cahier livres
- 38 essais, dans la bibliothèque de, polar, poche, festival

Page 48 | ART

- 48 Édito Art
- 49 Expo Le **salon du dessin** d'Arles
- 50 Portrait Il était une fois l'extraordinaire **John Giorno**, poète, artiste et rebelle.
- 56 Découverte Le **Musée d'Orsay** célèbre le trop méconnu **Christian Krohg**.
- 62 Enquête Retour éclairant sur **l'Affaire Dreyfus** au **MahJ**
- 68 Reportage Pleins feux sur **Daniel Cordier**, résistant et galeriste, au **Musée de la Libération de Paris**.
- 72 Galeries
- 78 Trois Révélation, Livres, Enchères, Design

Page 84 | SCÈNE

- 84 Edito Scène
- 86 En couverture **Christian Lacroix** est devenu le plus grand costumier français. Alors qu'il expose ses œuvres, rencontre avec un artiste à l'imagination sans fin.
- 94 Critiques théâtre, danse, musique
- 110 En répétition avec le chorégraphe **Damien Jalet** qui signe un *mirage* somptueux au Grand Théâtre de Genève.
- 112 Je n'aurais rien fait sans eux L'autrice et metteuse en scène **Caroline Guiela Nguyen** revient sur les rencontres décisives de sa vie.

Page 116 | CINÉMA

- 116 Edito ciné
- 118 Sorties salle

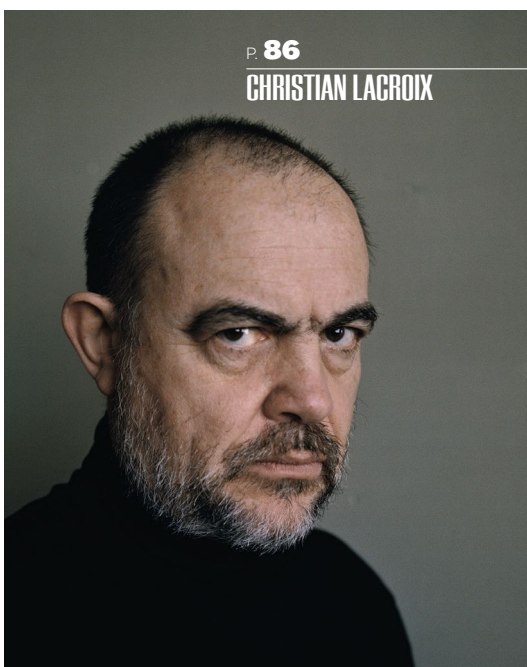
122 En route ! Va devant !



P. 22
DANIEL KEHLMANN



P. 50
JOHN GIORNO



P. 86
CHRISTIAN LACROIX

LE
CARREAU
DU TEMPLE

PROGRAMMATION CULTURELLE
MAI / JUIN 2025

FESTIVAL

FESTIVAL JOGGING

Festival des croisements art et sport / 5^e édition
Spectacles, bal brésilien, art contemporain,
rencontres, cours et ateliers...

DU JEUDI 22 AU DIMANCHE 25 MAI

ART CONTEMPORAIN

SOLID'ART

Salon solidaire d'art contemporain
DU JEUDI 1^{ER} AU DIMANCHE 4 MAI

DANSES URBAINES

DANÇA FRÁGIL
SPECTACLE DE RENATO CRUZ /
COMPANHIA HÍBRIDA
MERCREDI 14 MAI

CINÉMA

EO FILM DE JERZY SKOLIMOWSKI

Projection suivie d'une rencontre
Avec CinéCaro
MARDI 3 JUIN

RENCONTRE

ÊTRE VIVANT, C'EST RÉSISTER
AVEC CAMILLE CROSNIER ET SALOMÉ SAQUÉ
JEUDI 5 JUIN

DANSE CONTEMPORAINE / CLAQUETTES

ELECTRO-TAP,
MUSIQUE À REGARDER VS DANSE À ÉCOUTER
SPECTACLE DE CANDICE MARTEL
MERCREDI 11 ET JEUDI 12 JUIN

Retrouvez toute la programmation
sur www.lecarreaudutemple.eu

PAR LOUIS-DAVID TEXIER
PHOTO WILFRIED TEXIER

Attrapé au vol entre deux trains, je rejoins Emmanuel Ruben dans un café japonais, l'Espace Gohan, près de la gare de l'Est. Il y retrouve de l'atmosphère de son périple à vélo dans l'archipel japonais. Il s'y était envolé en novembre 2023 pour 4 mois. Il en a ramené un journal de bord foisonnant, éclairé de ses dessins et aquarelles. Du Nord glacé au Sud coloré, on y trouve le fumet des marchés luxuriants, les congères géantes de Hokkaido, le bruissement des temples sages ou le crissement des plumes des ateliers de calligraphie. Pourquoi le Japon ?

« J'étais *tatamisé*, comme disent les Japonais ». Élevé dans les années 1980, biberonné à Goldorak, aux jeux électroniques Game Boy puis aux *animés* du Studio Ghibli de Miyazaki. Il découvre le manga de Jiro Taniguchi, *Furari* : au gré du vent, qui raconte la vie de Ino Tadataka. Ruben décide de suivre les traces de cet arpenteur génial (1745-1818), figure historique, qui aurait parcouru quarante mille kilomètres à pied pour mesurer les côtes de l'archipel. Fils de pêcheur adopté, il est brasseur de saké à 55 ans quand il décide de tout plaquer. « Il



apprend les maths et l'astronomie en autodidacte avec un objectif : il veut mesurer un degré de latitude terrestre, sorte de Graal du géographe à l'époque » précise Ruben.

Tadataka profite du fait que les Japonais colonisent Hokkaido, l'île septentrionale « des barbares », à l'est de Vladivostok. Il propose au Shogun, le chef des armées, d'en faire

« J'étais tatamisé, comme disent les Japonais »

le tour à pied, de la cartographier sur ses deniers. Le résultat impressionne par sa précision et sa beauté.

« J'avais envie de prolonger son périple et je pensais au départ à un roman. Je me suis rendu compte une fois là-bas que je passais mon temps à prendre des notes éparées, à dessiner dès que je posais mon vélo ».

Le titre de son livre est aussi un hommage à Nicolas Bouvier et à son *Usage du monde*. Le baroudeur à la Fiat Topolino vient trois fois au Japon, se fait photographe des Tokyoïtes et vit avec sa femme en 1964 dans l'enceinte du temple Daitoku-ji, au Pavillon du nuage auspiceux. « J'avais beaucoup aimé ses *Chroniques japonaises*, mélange d'histoire du Japon

et de mythologie, entremêlées d'événements de la vie quotidienne, ce qui rend le pays très proche ».

Le Japon rend « myope », disait Gracq, c'est-à-dire attentif aux moindres détails. À la Villa Kujoyama, résidence française qui l'accueille à Kyoto, Ruben accumule sur le grand mur blanc de sa cellule de six mètres de haut, cartes de géographie, dessins, pages photocopiées de ses carnets, papiers-cadeaux, petits présents offerts dans la rue, emballages divers... « Lors des portes ouvertes de Kujoyama, les gens étaient fascinés et intrigués par mon vélo et par ce mur fétichiste, concentré du génie japonais du quotidien ».

Les cyclistes qui atteignent les 88 temples de l'île de Shikoku au sud de l'archipel, reçoivent un maillot spécial quand ils ont accompli le tour complet. « Si vous faites le tour à vélo, les gens doivent vous héberger », souligne Ruben, impressionné. Gagnant enfin Hokkaido en février, au terme de son voyage, Ruben s'extasie devant la banquise la plus méridionale du monde, à 45 degrés de latitude Nord. Il voit en Hakodate, au sud de Hokkaido, une autre Zyntharie, archipel imaginaire qui lui rappelle une Baltique fantasmée. « Tous mes livres essaient de faire revivre un peu de la Zyntharie ». Le maillot de « finisher » de Shikoku sera pour un prochain voyage, sans aucun doute.

L'USAGE
DU JAPON.
UNE TRAVERSÉE
DE L'ARCHIPEL
À VELO

d'Emmanuel Ruben,
Stock, 288 p., 21,90 €



Robert Schumann LE PARADIS ET LA PÉRI

Opéra mis en scène

LA SEINE
MUSICALE

Le chef d'œuvre
de Schumann enfin
en version scénique

Direction musicale
Laurence Equilbey

Mise en scène
Daniela Kerck

Vidéo
Astrid Steiner

Avec
Johanni van Oostrum
Sebastian Kohlhepp
Samuel Hasselhorn
Agata Schmidt

accentus
Insula orchestra

Les 14, 16 et 17 Mai 2025
Tarif : 10€ - 30€ - 45€ - 60€

Réservez dès maintenant sur
laseinemusicale.com
01 74 34 53 53

Soutenu par



MINISTÈRE
DE LA CULTURE



Région
Île-de-France



BOULOGNE-
BILLANCOURT



INSULA
ORCHESTRA

acc-io
cercle des amis et mécènes
d'accentus et d'insula orchestra



hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT

COUP DE GUEULE

Hockney : ceci n'est pas une cigarette

La magistrale rétrospective **David Hockney** qui vient d'ouvrir à la **Fondation Louis Vuitton** nous invite à une réflexion sur la place de la peinture figurative aujourd'hui.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Juste avant l'ouverture de son exposition à la Fondation Louis Vuitton, David Hockney s'est vu refuser par la RATP l'affiche le présentant une cigarette à la main tenant un tableau dans lequel il s'est peint, exactement dans la même position. Ironiquement, cette mise en abyme, qui n'est évidemment pas anodine, nous met au défi de penser, ou non, qu'il s'agit exactement de la même image. En d'autres termes, peut-on dire qu'une représentation peinte singe *stricto sensu* le réel, ou se doit-elle, philosophiquement, de transcender ce premier niveau de signification ? On revient inévitablement à l'allégorie de la Caverne de Platon, dont un tableau peint est sans doute le plus beau miroir. Les ombres projetées sur un mur ne sont que l'illusion de la réalité. Lorsqu'une peinture porte en elle ce double sens métaphysique, elle atteint souvent son but, à savoir, ouvrir notre imaginaire et questionner notre réalité – notre époque – en donnant l'illusion de la représenter. Le choix de l'affiche de David Hockney, confrontant portrait photographique et projection de son autoportrait peint dans cette même photographie ne dit pas autre chose. Ce dernier ne représenterait pas simplement le peintre en train de fumer mais bien David Hockney, un des artistes les plus côtés et les plus connus aujourd'hui, monstre sacré de notre époque, que la cigarette, inséparable de son personnage, identifie. Hockney sans sa cigarette, ne serait plus Hockney. Celle-ci prend en quelque sorte le statut d'attribut symbolique intégré à un tableau, image tout aussi symbolique. En cause dans la polémique autour de l'affiche, la loi Evin interdisant des images ou publicité pro-tabac. Le peintre s'en est fortement offusqué, raillant le fait que si l'image photographique a été mise en cause, la représentation peinte, elle, a été moins écornée, alors qu'elle montre, croit-on, la même chose. Cette affaire, dont on ne discutera pas ici l'aspect légal, est donc, plus largement, au regard

de l'histoire de l'art, une énième convocation de la question de la représentation.

Qu'est-ce que le réel ? Qu'est-ce que reflète du réel le miroir de la peinture ? Il n'est pas étonnant que cette anecdote surgisse précisément aujourd'hui alors que le paysage artistique français est de nouveau dominé par la peinture figurative dont l'enjeu majeur est justement la représentation du réel. Début avril, ce phénomène a été particulièrement manifeste sur la foire Art Paris qui regorgeait de cette nouvelle peinture figurative, notamment dans la jeune création. Si l'on doit s'en réjouir, au regard d'une histoire récente au cours de laquelle les galeries et les institutions françaises avaient plutôt méprisé cet art de chevalet, il semble que l'on soit cependant peut-être arrivé à un effet de saturation – faisant suite à un phénomène de spéculation récemment terni par le contexte géopolitique mondial. À part quelques beaux résultats, les ventes se sont révélées fort calmes, malgré une fréquentation pourtant en hausse de la foire. Certains observateurs, croisés dans les allées, déploieraient même une surdose de cette nouvelle tendance que l'on pourrait qualifier de « littéralisme ». Portraits néoclassiques d'une impeccable composition... Dans ce cas, la peinture semble être la projection non de la réalité, mais d'une image Instagram. Rien ne dépasse, et rien, hélas, n'est dit si ce n'est que des jeunes gens sur un rocher sont des jeunes gens sur un rocher, qu'une danseuse est une danseuse et qu'une cafetière est une cafetière. Peu de distance critique donc, encore moins de défi formel, même si la technique peut être maîtrisée. Évidemment, la foire montrait également des pépites remarquées mais la tendance générale était bien à cette mode littérale qui ne peint plus la réalité de notre temps alors même que celle-ci a basculé ces derniers mois dans une inquiétante crise politique et économique. À l'inverse, il semble que nous n'avons jamais vu autant de tableaux sages et policés... Dans la plupart des cas, notre époque et ses enjeux universels, à part écologiques, n'est donc pas représentée. Combien de « peintres néo-pompier », pour reprendre l'expression de Harry Bellet dans *Le Monde* qui soulève ici un point important, nous incitant à revenir, simplement à la signification de la peinture. Que veut-elle dire ? Qu'est-ce que la peinture ? Quelle est son ambition ? À chercher, on a bien du mal à définir ce que cette nouvelle peinture figurative, qui semble n'être qu'une collection d'images, veut nous dire sur nous et notre époque. Où est cette matière, où sont ces reliefs, ces lumières, ces couleurs, ces aplats qui « aident à glisser au moment où l'objet attendu n'est plus rien, sinon cette sensation inattendue, cette vibration pure et suraiguë qui s'est rendue indépendante de la signification prêtée », comme l'écrit Georges Bataille au sujet de Manet ? La peinture, ombre portée vibrante de poésie et de symboles, se trouve bien là dans les œuvres de David Hockney qui, sous leur apparente représentation d'un quotidien empli de lumière et de joie, nous disent tout de la complexité et de la profondeur de la vie - et de la peinture, qui loin d'être juste la réalité d'un médium est bien le sentiment de notre immortalité. Ceci n'est pas une image, ceci est un tableau.

opéra

Gioacchino Rossini
10 – 14 juin
Direction musicale
Valentina Peleggi
Mise en scène
Pierre-Emmanuel Rousseau

OPÉRA
ORCHESTRE
NORMANDIE
ROUEN

Sémiramis

Contemple ton œuvre

02 35 98 74 78
OPERAORCHESTRENORMANDIEROUEN.FR



Saison 24/25 - Mercredi 1. ESF/O-2020-000388, ESF/R-2021-031111, 2. ESF/O-2020-006166, 3. ESF/O-2020-004377. Budget : 100 000 € (hors taxes). © 2024 Opéra de Rouen Normandie

Franz Lehár

Giuditta

Strasbourg (Opéra)

11-20 mai. 2025

Mulhouse (La Filature)

1^{er} & 3 juin 2025

Direction musicale
Thomas Rösner

Chœur de l'Opéra national
du Rhin

Mise en scène
Pierre-André Weitz

Orchestre national
de Mulhouse

operanationaldurhin.eu

opéra national
du rhin opéra d'Europe

© Sarah Martinon

CHRONIQUE

L'amour de la littérature est une révolte en soi

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Drôle de justice
Jean-Marie Rouart

Albin Michel, 180 p., 14 €



Entre les politiques qui la jugent entravée par l'État de droit, ceux qui s'inquiètent pour les menaces qui pèsent sur son indépendance, ceux qui la trouvent trop laxiste ou trop dure, engluée dans le punitivisme ou engourdie par sa main tremblante, la justice est revenue ces derniers temps au cœur du débat. À coup de faits divers instrumentalisés, de slogans dogmatiques, de certitudes abstraites, de positions polarisées, jamais débat n'aura pourtant paru aussi désincarné. De quoi manque-t-il ? Non seulement de hauteur de vue, mais d'une perspective qui sache partir de la sensibilité pour se hisser vers l'intelligence, et imprégner cette dernière de la complexité dont se tisse le réel : la perspective de la littérature.

Comment compenser ce manque ? En lisant par exemple *Drôle de justice*, l'ouvrage délicieux, intempesitif et contemporain, de Jean-Marie Rouart. Comme s'il avait été écrit pour combler le manque de cette volière chaotique qu'est devenue notre démocratie, ce livre ressemble à l'escalier à double révolution du château de Chambord. Tout au long de ses pages enlevées et profondes, deux questions s'entrecroisent, s'effleurent et se reflètent sans jamais fusionner. D'où vient, se demande tout d'abord l'auteur, cette passion mystérieuse, irréductible au simple plaisir de l'imagination que procure la lecture, qui tout à la fois nous donne l'impression de nous élever au-dessus de nous-mêmes et de nous enfoncer vers les tréfonds de nos identités cachées - d'où vient cette extase ineffable des mots : l'amour de la littérature ? Où nous mène par ailleurs cette autre passion brûlante qui, face à l'hypocrisie qui régent la société, face à ses conventions arbitraires et d'acier, face à sa propension généralisée pour le mensonge, face à l'institutionnalisation de l'injustice, nous fait éprouver le besoin (d'essayer) de réparer le monde ? Ces deux questions, pour Rouart, reviennent un peu au même. Il s'agit, en un mot, de décrire le feu intérieur dont il est animé. Feu dont les étincelles complémentaires et opposées portent des noms qui riment : l'inspiration et l'indignation.

Par-delà leur différence, une certaine gémellité rapproche au demeurant ces deux interrogations. De même

que la justice est l'art de subsumer la particularité d'une situation sous la généralité de la loi, ainsi la littérature a-t-elle pour mission de chercher l'universel derrière le singulier. Voilà pourquoi Jean-Marie Rouart a réuni, dans *Drôle de justice*, deux textes disjoints. Dans un essai à la fois très érudit et introspectif, il revient, à travers sa propre trajectoire, sur le lien si spécial qui, de tout temps, a uni les écrivains à l'idéal de la justice humaine. Du combat d'Antigone à l'affaire Omar Raddad, du Tolstoï de la Résurrection aux combats de Gide contre la colonisation, de cet esclavage que représente si souvent le proxénétisme à la mort tragique de ce SDF de Roissy auquel il rend hommage, Jean-Marie Rouart revisite une histoire millénaire et, au fond, éternelle : celle des auteurs qui entreprennent, au nom de l'écriture, de contester le mensonge social. Il faut lire, derrière cet éloge de l'engagement, un art poétique. La littérature, dit Rouart en substance, poursuit une tâche dont l'esthétique elle-même se révèle métaphysique. À travers l'exigence du style, l'amour de la culture, par-delà le désir d'inventer d'autres univers, de brasser les possibles, son injonction tient avant tout à un élan de l'âme : la volonté d'avoir raison contre la société ?

Mais comment le restituer en acte le mensonge inhérent à l'être collectif ? Cette fresque de l'hypocrisie bourgeoise, Rouart a choisi de la livrer dans une pièce de théâtre. À mi-chemin entre le vaudeville et le drame social, cette satire décrit d'acte en acte la fabrique de l'injustice. Voyez plutôt : Monsieur le Président, magistrat de son état, attend dans sa luxueuse demeure qu'on lui annonce sa nomination à la cour de Cassation. Entre sa femme férue de psychanalyse, son fils qui noie ses traumatismes dans l'alcool, et sa fille qui héberge un SDF yougoslave dans le garage, il est pourtant sans cesse importuné au cours de cette journée où se joue son destin social. Quand le commissaire vient lui annoncer qu'un meurtre a eu lieu dans la maison de la voisine, et que l'état se resserre autour de la famille alors que le SDF pourrait faire office de suspect idéal, comment ce magistrat s'y prendra-t-il pour « rendre justice » ? Toute ressemblance avec l'affaire « OMAR M'A TUER » serait purement fortuite...

LE THÉÂTRE 14
PRÉSENTE

LES BONNES

Du 6 au 24 mai 2025

Texte
JEAN GENET

Mise en scène
MATHIEU TOUZÉ



Avec
YUMING HEY,
ÉLIZABETH MAZEV,
STÉPHANIE PASQUET
et la participation de
THOMAS DUTAY



20, avenue Marc Sangnier, 75 014 Paris
Métro 13 Porte de Vanves | Tram 3 Didot
Theatre14.fr | 01 45 45 49 77



Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
T-N-B.fr



FONDATION
D'ENTREPRISE
HERMÈS



© Melissa Schriek

**FESTIVAL
TRANSFORME
RENNES**
15 05 - 28 05 2025

Avec la Fondation d'entreprise Hermès
Plus d'infos sur T-N-B.fr

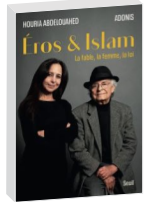
CHRONIQUE

Foi et liberté

LECTURE VAGABONDE

PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

Eros et Islam.
La fable, la femme, la loi
Houria Abdelouahed
et Adonisi
Seuil, 272 p., 23 €



Ce n'est ni un dialogue, ni un entretien, mais une complicité. Une parole qui circule entre Houria Abdelouahed et Adonis, nourrie par la pensée, la mémoire et la révolte. De cette rencontre naît un texte qui interroge le monde, bouscule les dogmes, fait vibrer l'histoire au rythme de l'intime.

Adonis, poète syrien, à contre-courant du monde arabe, s'est toujours tenu à l'écart de la pensée conforme. Hostile à l'islam politique, il s'attarde ici sur l'histoire du désir, du pouvoir, de la condition féminine. Face à lui, Houria Abdelouahed, d'origine marocaine, professeure à la Sorbonne Paris Nord, psychanalyste, traductrice et autrice, fait entendre sa voix. Non pas pour questionner l'auteur, mais pour co-construire une réflexion. Ses travaux, à la croisée de la psychanalyse, de la littérature et de la pensée islamique, donnent une densité unique à l'échange.

Ensemble, ils ne se contentent pas d'analyser les tensions entre foi et liberté. Ils les affrontent. Ils les percutent. Ils interrogent la place de la religion dans les sociétés arabo-musulmanes avec une lucidité implacable. Leur thèse est simple, mais explosive : quand la religion cesse d'être une affaire privée, elle devient une arme. Et cette arme, forgée dans le passé glorifié du califat, continue aujourd'hui de frapper les libertés, d'étouffer la pensée, d'opprimer les femmes.

Dans une grande partie du monde musulman, le passé n'est pas un souvenir : il est une boussole. Le temps du prophète Mahomet et des premiers califes n'est pas vu comme un âge révolu, mais comme un idéal intemporel. Le califat n'a jamais disparu ; il s'est métamorphosé en formes multiples, théologiques et politiques, d'un pouvoir total, qui mêle Dieu et l'État, foi et loi, spirituel et temporel.

Dans cette logique, la domination du féminin n'est pas un accident. Elle est structurelle. La soumission des femmes est légitimée par une lecture sacralisée des textes religieux. Houria et Adonis le disent avec force : l'angoisse de l'homme face à la liberté féminine s'est changée en volonté de contrôle. Et ce contrôle se pare des atours du sacré. C'est là tout le danger : l'aval du ciel justifie l'injustice des hommes.

Les auteurs convoquent Éros, le dieu grec du désir et de l'amour, symbole d'une force vitale. Cette sensualité

existe dans la culture musulmane, mais elle est monopolisée par les hommes. Mahomet, selon un hadith, se serait vanté d'avoir « la force de quarante hommes dans l'accouplement ». La sexualité, au lieu d'émanciper, devient pouvoir sur les femmes. Ainsi, la sensualité masculine s'érige en loi, jusque dans l'au-delà. Le paradis lui-même, dans certains versets et hadiths, promet aux hommes des houris, au moins deux, aux corps décrits dans le détail. Une description mentionne que la finesse de leur peau laisse voir l'os et la chair, et que « leur peau est telle que le cœur réfléchit le visage de celui qui s'y regarde ». Leurs habits laissent entrevoir leur corps, et le regard reste perplexe devant leur extrême beauté. Ces houris sont créées pour le plaisir des hommes. Pourquoi ces créatures idéalisées ? Parce que, selon d'autres textes, les femmes manqueraient de foi et seraient peu nombreuses à entrer au paradis. Il fallait donc en créer d'autres, parfaites, dociles, éternellement offertes.

Le véritable drame, rappellent Houria et Adonis, commence lorsque ces mythes deviennent lois. Quand, par refus de la laïcité, les États confondent les textes religieux avec des constitutions. Alors, la foi devient norme, et la norme, oppression.

Cette domination religieuse ne concerne pas seulement le genre. L'artiste, le penseur, l'innovateur sont eux aussi menacés. Car la créativité, par nature transgressive, vient troubler un ordre figé, sanctifié, fondé sur la peur et le dogme. La censure est au cœur du système religieux. Mais le propos des auteurs n'est pas antireligieux. Il est, au contraire, un appel à une foi libre, désarmée, intérieure. Une foi qui ne serait ni instrumentalisée, ni imposée, mais vécue dans le silence du cœur. Car dès que la religion devient système, elle cesse d'élever pour mieux dominer. Elle devient pouvoir.

La question soulevée par le livre est donc vitale : comment libérer Dieu de ceux qui s'en servent pour régner ? Et surtout, comment libérer les sociétés de cette confusion mortifère entre foi et loi ? Dans un monde où le religieux revient en force sur la scène politique, cette lecture s'impose. Non pas contre la croyance, mais pour en rappeler l'essence : la liberté.



Opéra National
de Bordeaux

↑ GRAND-THÉÂTRE

Beethoven

Fidelio

— du 16 au 23 mai

Opéra | Nouvelle production

Joseph Swensen, direction
Valentina Carrasco, mise en scène
Jacquelyn Wagner, Léonore
Jamez McCorkle, Florestan
Simon Mechlinski, Don Pizarro
Matthew Rose, Rocco
Thomas Dear, Don Fernando
Polina Shabunina, Marzelline
Kévin Amiel, Jaquino
Luc Default, 1^{er} prisonnier
Pascal Wintzner, 2^e prisonnier

Carles Berga, scénographie
Antonio Castro, lumières
Mauro Tinti, costumes

Orchestre National Bordeaux Aquitaine
Chœur de l'Opéra National de Bordeaux
Salvatore Caputo, chef de chœur

Production Opéra National de Bordeaux
En partenariat avec le Service pénitentiaire d'insertion et de probation (SPIP) de la Gironde

Avec le soutien de SG SUD OUEST



Photo : Archives nationales de Roumanie © ONB N° de licences : L-R-20-003763 / 3764 / 3765 / 3767 - Mars 2025

musiques du monde

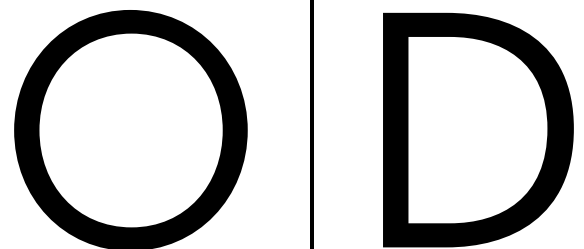
Mistura

22 mai
auditOrium

Katia Guerreiro



2024 2025
opera-dijon.fr



CHRONIQUE

Le militantisme, stade suprême de l'alienation

LE CINEMA ME REND FOU

PAR CHRISTOPHE BOURSEILLER

Je le jure ! Je n'ai strictement rien contre les bonnes causes, je comprends les enjeux humanitaires de mon temps, mon cœur saigne devant l'injustice et j'ai longtemps espéré des lendemains qui chantent. J'aime d'ailleurs tellement la propagande que j'archive depuis toujours les tracts et libelles des différents partis. Mais quand il m'arrive, dans une salle obscure, de commuter en mode avion pour m'immerger dans une œuvre du septième art, rien n'est plus débeccant que de subir pendant deux heures une logorrhée consensuelle et convenue, farcie de clichés à la mode et de raccourcis journalistiques. Rares sont hélas les réalisateurs qui s'élèvent au niveau d'une pensée construite. Beaucoup s'en tiennent au B.A-BA d'une leçon de morale pour élèves de maternelle. C'est bien cette dimension de prêchi-prêcha qui rend la vision de *Lire Lolita à Téhéran* du cinéaste israélien Eran Riklis aussi lassante, aussi barbant, aussi indigeste, en dépit du charisme indéniable de Golshifteh Farahani. Celle-ci s'impose à bien des égards comme une nouvelle Monica Bellucci. Le propos de ce navet lent et arythmique consiste à dénoncer pour la soixante-douzième fois le régime iranien des mollahs. Quelle audace ! On aura compris que les tyrans de Téhéran ne sont pas gentils. Le cinéma militant ne convainc décidément que ceux qui sont déjà convaincus. Il tient de la rengaine enrayée. Il enfonce des portes ouvertes. Tuer, c'est mal...

Adieu, les navets poussifs et militants. La vraie surprise provient ce mois-ci d'un film social français, dont

j'attendais le pire avant de l'avoir vu, et qui m'a, au bout du compte, profondément ému. Il faut courir voir *Mikado*, de Baia Kasmi. Cette réalisatrice s'impose comme une remarquable directrice d'acteurs. Elle a tout compris au cinéma. Elle sait que tout se joue dans la maîtrise des passions, du niveau sonore et de l'intensité. Elle a sans cesse tiré Ramzy Bédia, Felix Touati ou Vimala Pons vers une forme de sobriété, une pudeur bienvenue dans l'expression des sentiments. C'est l'histoire d'une famille de marginaux, d'errants, de sans domicile fixe, au sens réel du terme, puisqu'ils dorment et vivent dans une fourgonnette rafistolée. On les suit sur leur chemin de Damas, dans les paysages magnifiques d'une Provence indifférente à leurs tourments.

Je retrouve ici la densité, l'émoi qui furent produits naguère par *Sans Toit ni loi* d'Agnès Varda, film dans lequel Sandrine Bonnaire incarnait en 1985 (il y a si longtemps !) une zonarde boueuse en quête de lumière, titubant dans le chaos d'un monde déjà déglingué.

Dès lors que le cinéma cesse de nous asséner des vérités standardisées, dès lors qu'il nous met en présence de personnages nuancés et non manichéens, dès lors qu'il donne à réfléchir, il occupe enfin toute sa place politique.

Mikado de Baia Kasmi est un film important. On en sort en méditant. Point de slogans banals, martelés à l'envi. Mais une plongée dense et poétique, une réflexion sociale sur la détresse qui pose des questions sans dicter les réponses. C'est tout ce que je demande.

Mikado
En salle depuis le 9 avril

Lire Lolita à Téhéran
En salle depuis le 26 mars



Le Phare - Centre
chorégraphique national
du Havre Normandie
Direction Fouad Boussouf

Invitation

Fêu : 17 et 18 mai 2025
Öüm : 24 et 25 mai 2025
Programme complet
www.quaibrantly.fr

à Fouad Boussouf

Retrouvez toute la programmation des week-ends
des 17-18 mai et 24-25 mai sur www.quaibrantly.fr



MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

radio nova TRANSFUCE BeauxArts PARIS PREMIERE



Art © Dominique Jourd'heuil / Agence © Artistic / Photo © Eric Lemaire © 2015

La Fondation Jérôme Seydoux-Pathé
présente

POLA NEGRI

Cycle de films muets
en ciné-concert
09.04 - 13.05.2025

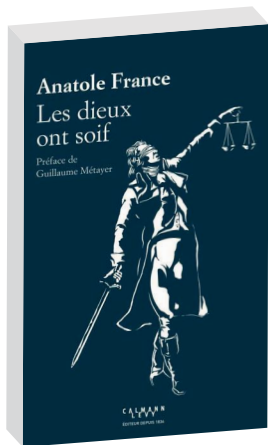


Camera (Ernst Lubitsch, 1918) © Murnau Stiftung

73 avenue des Gobelins, 75013 Paris
www.fondation-geromeseydoux-pathe.com

TRANSFUCE





« *Les Dieux ont soif* résonne avec la crise de rationalité de notre société »

Pierre Henriet est député (Horizons) de la Vendée depuis 2017. Professeur de mathématiques, il a été marqué par la place de la rationalité individuelle et collective dans *Les Dieux ont soif* d'Anatole France.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-DAVID TEXIER

Pourquoi ce choix d'un roman historique sur la Terreur ?

J'ai choisi cet ouvrage en raison de mon intérêt pour l'histoire politique et la philosophie morale. Ce roman m'a interpellé par son approche subtile et nuancée d'une période souvent simplifiée ou caricaturée, mais qu'Anatole France éclaire sous un jour complexe et humain. *Les Dieux ont soif* constitue une analyse incisive des illusions humaines, mettant en lumière avec une remarquable acuité les dérives idéologiques, le fanatisme politique et les conflits perpétuels entre le pouvoir et la justice. Originaire de Vendée, je demeure convaincu de l'importance d'une approche rationnelle de la période révolutionnaire ; c'est pourquoi je privilégie la lecture de travaux d'historiens comme Jean-Clément Martin, soucieux de précisions historiques, plutôt que les interprétations simplistes ou idéologisées. Cet ouvrage est avant tout un roman d'une qualité littéraire incomparable, servi par une écriture élégante et subtile. Anatole France nous offre ici un récit à l'apogée de sa maîtrise stylistique.

Comment ce roman a-t-il marqué votre vie personnelle et professionnelle ?

Ce roman a façonné ma conception de l'engagement politique, de la justice et du rapport à l'action publique. Sur le plan personnel, il m'a enseigné très tôt



l'importance de la prudence face aux enthousiasmes politiques excessifs et m'a incité à toujours adopter un recul critique face à l'idéologie. Hasard de la vie, j'ai découvert ce livre lorsque j'étais doctorant à l'Université de Nantes, précisément à l'époque où les campus étaient paralysés par le mouvement Nuit debout. Le roman que je tenais entre mes mains m'a alors paru d'une troublante actualité, puisqu'il décrivait précisément comment, sous couvert de justice sociale, certains mouvements sociaux pouvaient basculer dans le dogmatisme et l'intolérance. À travers cette lecture, Anatole France m'a fait comprendre que l'idéologie, lorsqu'elle devient totalisante, finit par exclure et marginaliser toute pensée divergente.

Plus tard, lorsque je suis devenu parlementaire, j'ai gardé à l'esprit cette expérience et cette lecture. Les enseignements du roman, renforcés par cette confrontation directe avec une réalité politique complexe et ambivalente, m'ont permis d'aborder mon propre engagement avec lucidité, sans jamais céder à la tentation des discours simplificateurs.

La mort de Louis XVI et la Terreur ont près de 230 ans. En quoi cette évocation du Prix Nobel de littérature 1921 a-t-elle aujourd'hui des résonances dans la vie publique ?

Les Dieux ont soif demeure aujourd'hui pertinent face aux défis que rencontrent nos démocraties contemporaines. Il est un chef-d'œuvre qui continue de résonner avec la crise de rationalité que traverse notre société, souvent malmenée par la passion, l'émotion et la radicalisation des débats. Dans un contexte politique marqué par une forte polarisation et l'émergence croissante des discours populistes, ce livre souligne combien il est essentiel de ne jamais sacrifier les valeurs fondamentales de justice, de liberté et d'humanité sur l'autel des causes, aussi légitimes soient-elles.

Il constitue également une excellente lecture à recommander à la jeunesse, car il invite à réfléchir aux conséquences à long terme de nos engagements et à cultiver une vigilance critique face aux dérives potentielles des discours politiques actuels. Plus que jamais, Anatole France nous rappelle que la démocratie et la justice exigent une lucidité permanente et que tout pouvoir, même animé des intentions les plus nobles, notamment sur le plan environnemental, doit constamment être tempéré par la prudence et le souci constant du pluralisme des idées.

Yannick Lintz

Le moment Guimet

Après 20 ans passés au musée du Louvre, **Yannick Lintz** a pris la présidence du **musée Guimet** en 2022 afin de moderniser l'image de ce temple des arts asiatiques.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI



Qui évoque Yannick Lintz pense aux Arts de l'Islam au musée du Louvre, département dont elle a pris la tête en 2013, alors qu'il venait d'être inauguré. Jusqu'en 2022, elle y dépose son empreinte : construction de grandes expositions scientifiques couplées à des enjeux de diplomatie culturelle. Avec elle, l'histoire de l'art prend des airs d'ambassadrice et se pense comme un ferment civilisationnel. Musée du Louvre oblige, la géopolitique n'est jamais loin, mais la conservatrice générale du patrimoine, titulaire d'une thèse sur l'Empire perse achéménide, insiste : il s'agit bien uniquement de culture. Ainsi, elle a fait voyager les collections du Louvre en 2018 au musée national d'Iran à Téhéran – projet impensable aujourd'hui – alors qu'en 2022, dans l'exposition *Splendeurs des oasis d'Ouzbékistan*, elle obtenait des prêts exceptionnels de trésors nationaux jamais montrés en Occident. Déjà, il y a vingt ans, alors qu'elle enseignait l'histoire des collections à la

Sorbonne, elle affichait une boulimie de connaissances devant intégrer un agenda minuté. Pourtant, rien ne présageait cette « bonne élève » alsacienne à grimper les sommets de l'institution muséale. « J'ai perdu mon père à 4 ans et ma mère était une femme de ménage qui ne savait ni lire, ni écrire. L'école a donc été très importante pour moi. Mon premier choc émotionnel, je l'ai eu à 16 ans au Kunstmuseum de Bâle. C'était la première fois que j'allais au musée. Mon professeur d'histoire m'a autorisée à déambuler seule dans les salles et j'y ai découvert le *Christ Mort* de Hans Holbein. J'ai été saisie par la force de cette image et je n'ai plus eu qu'une envie, revivre cette expérience. » Son professeur – qu'elle revoit toujours aujourd'hui – lui a alors fait rencontrer un conservateur au musée Unterlinden de Colmar. Un métier dont elle n'avait jamais entendu parler. Sa vocation était faite.

« L'école est un vecteur et c'est pourquoi j'ai toujours été une militante du musée à l'école et de l'école au

musée », soutient-elle en évoquant son premier poste de directrice au musée des Beaux-Arts d'Agen puis celui de conseillère pour les musées et le patrimoine auprès de Jack Lang, alors ministre de l'Éducation Nationale. C'est en 2003 qu'elle entre au Louvre afin de diriger une cellule sur le recollement des dépôts de l'État, directement rattachée à Henri Loyrette, directeur emblématique de l'institution. Moment fondateur. Cette mission archivistique lui apprend tout de l'histoire des collections et de la provenance des objets, matière précieuse pour la suite de son parcours qui la mènera inexorablement aux plus près de la circulation des œuvres et des palpitations géopolitiques. « Ce qui m'intéresse, c'est développer des projets, je n'aime pas rester statique, j'ai besoin d'un défi. » Ainsi, lorsqu'elle candidate à la direction des Arts de l'Islam, elle souhaite trouver du sens. « Et puis sont arrivés en 2015 les attentats contre *Charlie Hebdo*. Tout à coup, l'évidence était là. Il fallait apporter un

éclairage culturel, montrer qu'on peut sortir des visions extrêmes et développer une meilleure connaissance des cultures islamiques en France.» Le défi est grand. Elle le relève sur la commande de Jean Castex, alors premier ministre. Juste après l'assassinat de l'enseignant Samuel Paty, il y a urgence. En moins d'un an, à la sortie des confinements, elle monte le colossal événement national qui réunit 18 expositions en simultané dans 18 villes françaises autour des arts de l'Islam. « Une sorte de mission impossible réussie ! » Un peu comme les Douze Travaux d'Hercule. Après cela, elle songe à un rythme plus calme.

Monde himalayen et Tibet

Et le musée Guimet ? « Non je n'y pensais pas ! J'étais même dans l'état d'esprit de retourner vers l'enseignement ! » Mais en février 2022, la Russie envahit l'Ukraine. Elle y voit une accélération de l'Histoire, présentant le rôle central des grands empires orientaux, la Chine, la Russie, l'Inde. « C'est peut-être le moment Guimet », se dit-elle. Elle pense alors à la manière de faire rayonner ce musée aux collections exceptionnelles mais à l'image trop élitiste et au visitorat en berne. « On a la chance d'avoir le plus grand musée d'arts asiatiques en Europe, c'est sur cette conviction que j'ai réfléchi à la question d'en faire le lieu du dialogue culturel avec l'Asie mais aussi un musée populaire plutôt qu'un temple, en attirant à nouveau les jeunes. » Pari réussi, la fréquentation a augmenté de 80% ces deux dernières années ! Et l'exposition sur les Mangas à l'automne devrait confirmer cette embellie. Offre événementielle démultipliée, week-ends festifs, projet de grands travaux d'extension à l'horizon 2030. La présidente ne chôme pas alors que sur le modèle de la diffusion des Arts de l'Islam

en régions, le programme Guimet+ amène, pour une durée de quatre ans, une quarantaine de chefs-d'œuvre à Digne-les-Bains, Clermont-Ferrand, Montpellier...

Le musée s'est même paré de rouge l'an dernier déclarant une année Chine ce qui en a fait grincer des dents certains. Le regard aussi bienveillant que déterminé dans l'orbe de ses lunettes turquoise, Yannick Lintz ne cille pas : « On a 20 000 œuvres chinoises sur 60 000, il s'agit donc d'une des collections les plus riches au monde hors de Chine et nous avons célébré 60 ans de relations diplomatiques entre nos deux pays », soulignant que l'avantage de ces années diplomatiques est qu'elles permettent d'obtenir des trésors nationaux extraordinaires, comme dans l'exposition sur la dynastie des Tang.

Mais comme déjà pour le Louvre, Guimet se révèle être un important outil de diplomatie culturelle où chacun – musée, ministère de la culture et Quai d'Orsay – a un rôle. Depuis plusieurs mois, des tibétologues et trois associations de défense du Tibet reprochent au musée d'avoir remplacé dans sa nomenclature le terme « Tibet » par l'appellation « monde himalayen », qui qualifie désormais la galerie dévolue au Tibet et au Népal. « Je voudrais rectifier car ce qui me choque le plus c'est le mensonge qui l'emporte sur la vérité et qu'une certaine presse d'opinion véhémence. La réalité est que le mot Tibet n'a pas disparu des salles qui accueillent nos œuvres en provenance du Tibet et du Népal. Le mot « Tibet » apparaît par ailleurs à 23 reprises dans notre nouveau guide des collections qui vient de paraître ! La librairie du musée (qui ne relève d'ailleurs pas du musée) est accusée de ne plus vendre

d'ouvrages sur le Tibet, c'est faux, il s'en est même vendu entre 15 et 25 par mois depuis le début de la polémique en septembre 2024 ! Quant à l'expression « monde himalayen » qui correspond à une aire culturelle, elle est régulièrement utilisée dans la plupart des musées et institutions académiques du monde entier et n'efface en aucune manière celle de Tibet. Elle rétablit d'ailleurs une cohérence entre l'appellation de la salle et celle utilisée dans de nombreuses expositions du musée, et dans notre précédent guide des collections publié en 2013. Et comme je l'ai annoncé à mon arrivée à la tête du musée, j'ai souhaité que la médiation en salles soit améliorée pour rendre plus lisibles et compréhensibles les grands enjeux culturels et artistiques des civilisations asiatiques. C'est un travail de longue haleine qui devrait aboutir cet été et la muséographie est en cours de modifications, nous installerons bientôt une carte où sera clairement indiqué le Tibet. » Aujourd'hui, dans la galerie concernée, les termes « art népalais » et « art tibétain » priment mais le mot Tibet est aussi mentionné, et à la librairie les livres sur ce territoire occupent effectivement un rayon.

En attendant la résolution de cette affaire qui voit la politique s'inviter au musée, l'institution met le cap sur le Cambodge avec l'ouverture d'une exposition exceptionnelle sur les bronzes d'Angkor qui ouvre en avril : 130 œuvres prêtées par le musée de Phnom Penh dont l'immense Vishnou couché du Mébon occidental, restauré par la France. « Un trésor national extraordinaire, à l'image de l'Aurige de Delphes ou de la Joconde », s'illumine Yannick Lintz. En 2026 et 2028, elle prévoit de nous faire rêver sur la Corée et sur l'Inde.

**EXPOSITION
BRONZES ROYAUX
D'ANGKOR,
UN ART DU DIVIN**
Du 30 avril au 8 septembre

**HAIKUS
D'ARGENT, L'ASIE
PHOTOGRAPHIÉE
PAR MICHAEL
KENNA**

Du 11 juin au 29 septembre,
musée national
des arts asiatiques
-Guimet, guimet.fr

Borges, maître à penser

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Oser croire que la littérature puisse receler d'intuitions plus décisives que la philosophie. L'hypothèse serait commune chez un romancier, elle est inattendue chez un philosophe. Pourtant, Jean-Pierre Dupuy, professeur émérite à Stanford et Polytechnique, avance sur cette piste dans *Vertiges* (éditions du Seuil), fondant ce livre éblouissant sur la lecture de Borges. À ceux qui clament que la littérature est morte, au profit des tombereaux de témoignages vendus en « récits », il serait nécessaire de lire ce livre d'un des philosophes européens majeurs de ces cinquante dernières années, car il replace la stimulation intellectuelle de la fiction au centre de sa pensée du monde. Dupuy a consacré à sa vie à étudier les paniques, les foules, et le rapport des peuples aux catastrophes. Comme Ivan Illich et Günter Anders, il a écrit sur les catastrophes, la guerre nucléaire, Tchernobyl, les tsunamis. Son domaine est l'avenir, et son corollaire, le passé. Son dada est le temps, et la possible incidence individuelle sur celui-ci. Son univers est celui du XX^e siècle, de la question de l'apocalypse technique ou climatique, et des prophètes qui l'annoncent. Or, à plus de quatre-vingts ans, Jean-Pierre Dupuy raconte que pour nourrir sa pensée, il a toujours trouvé en Borges une source vive. Partant de certains de ses contes les plus célèbres, « Aleph », « La Loterie à Babylone », « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* », « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », Jean-Pierre Dupuy revient sur les questions de sa vie, et avant tout sur celle du pouvoir de l'individu d'agir sur sa propre existence. Son Borges n'est pas l'auteur des énigmes et de la mathématique comme beaux-arts, il est l'homme à douleurs et secrets. L'écrivain de la violence et de la sexualité. Jean-Pierre Dupuy, tout au long de ce voyage borgésien qu'il propose, n'oublie pas le drame existentiel de l'écrivain, son « secret de polichinelle » : la sexualité interdite. Borges, toute sa vie, aimera des femmes qu'il ne pourra garder auprès de lui, et c'est cet impossible, nous explique le philosophe, qu'il va faire vivre dans la plupart de ses contes. À la manière d'un Kafka, qui souffrait du même mal,

Borges va dans chacune de ses fictions, réinventer sa propre solitude et ses espoirs. L'hypothétique avenir d'un amour qui s'achèverait, le possible retour en grâce d'un homme qui parviendrait soudain à aimer, ce domaine de l'irréalisable s'avère celui que Borges matérialisera dans ses labyrinthes, ses forêts, ses lettres mystérieuses. L'autre grande idée de Dupuy est que Borges n'est pas, contrairement à l'idée reçue, un défenseur absolu de la raison, en héritier de Flaubert. Il est par essence, celui qui fait vivre un « arbitraire et conjectural », en un même temps. Il tient les deux idées en une même main, à la manière, ose Dupuy, du Hitchcock de *Vertigo*, ou de la doctrine de la prédestination chez Calvin. Car oui, le philosophe peut offrir l'une des lectures bibliques dont il a le secret, sur Judas ou Jonas, et leur trouver un écho dans une ligne de Borges. Tout cela pour nous mener à une des plus belles idées de notre temps, « l'optimisme rationnel ».

Est-ce que Jean-Paul Enthoven se dirait lui aussi « optimiste rationnel » ? Peut-être, tant son dernier livre, *Je me retournerai souvent* (éditions Grasset) est porté par un amour constant de l'existence, des lumières matinales de la rue de Chanaleilles, où l'écrivain croise les ombres d'Albert Camus et René Char, jusqu'aux souvenirs de ceux qu'il a connus, Sollers, Cioran, Roland Barthes, Milan Kundera. Au gré d'une mélancolie, que la vitesse et la grâce de son écriture portent avec éclat, il brosse les esquisses de ceux qui furent ses compagnons, mais aussi parfois de simples rencontres dans ce monde littéraire qu'il arpente depuis tant d'années. Parmi ces écrivains : Borges. Dans un chapitre intitulé « Brève conversation avec Borges », Enthoven relate la rencontre avec l'écrivain argentin, dans un dialogue qui s'ouvre burlesque, et s'achève poignant. À un moment, l'écrivain argentin prononce cette phrase merveilleuse : « Demandez-moi, par exemple, comment moi, Borges l'aveugle, je vois l'avenir du monde ». Puis, Enthoven ose lui demander, « Êtes-vous furieux contre votre cécité ? ». Je vous laisse découvrir sa réponse dans ce livre ancré dans l'espoir de la littérature. Une leçon de Borges, sans aucun doute.